

# VENERIE

*la chasse aux chiens courants*



BARON DE VAUX — L'ARMORIAL DE LA VÉNERIE  
VAUTRAIT DE M. SERVANT



# LA VÉNERIE DU SANGLIER EN PICARDIE ET DANS LE NORD DE L'ILE-DE-FRANCE

*hier, aujourd'hui et... demain*

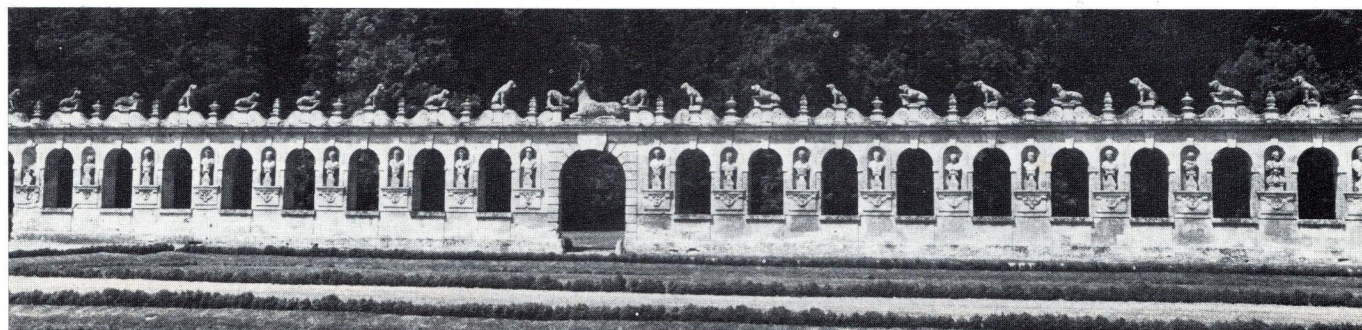
« Comme toutes chasses à courre, celle du sanglier est un art et une science ».

Comte Henri de Falandre  
Encyclopédie de la Vénérerie (1961).



Le château de Raray, situé aux confins de l'Ile-de-France et de la Picardie, est environné par les forêts d'Ermenonville, de Chantilly, d'Halatte, de Compiègne et de Villers-Cotterêts. L'un des décors sculptés au XVIII<sup>e</sup> siècle, ornant son parc, représente un cerf hallali et, en pendant, un sanglier au ferme. Vingt chiens de meute forcent d'un côté le cerf et vingt autres, le sanglier. Ce dernier se défend encore et fait tête. Cette création originale symbolise le caractère traditionnel de la vénerie du sanglier dans ces régions.

(Photos : S. Levoey)





# Préambule

Pour la plupart, la vénerie dans le nord de l'Ile-de-France et en Picardie, c'est le cerf.

Certes, les grands massifs boisés situés principalement au sud de ces régions, sont depuis des siècles, territoires de prédilection pour le courre de cet animal pratiqué par des équipages qui furent souvent prestigieux.

Ce serait cependant commettre une erreur de laisser pour compte la vénerie du sanglier car ces forêts ont aussi toujours vu découpler des vautraits et puis partout ailleurs, là où les grands animaux n'existent pas, les amateurs de chasse à courre n'ont cessé de découpler leur meute sur les lièvres, les chevreuils et bien entendu sur les bêtes noires.

Ce sera de cette vénerie du sanglier dont nous allons aujourd'hui bavarder dans Vénérerie.

Plus loin et plus en détail, seront évoqués un certain nombre d'équipages dont l'existence se situe au XIX<sup>e</sup> siècle, début du XX<sup>e</sup>. Nous terminerons avec le seul vautrait découplant aujourd'hui dans ces régions.

Néanmoins, afin de témoigner de la vivacité de la vénerie du sanglier de la fin de la première guerre mondiale à nos jours, nous énumérons les vautraits qui, à notre connaissance, ont chassé durant cette période :

— le vautrait du Duc de Westminster en forêt d'Eu.

— le vautrait Bertin en forêt de Crécy-en-Ponthieu et sur invitation des équipages de cerf en Chantilly, Ermenonville, Halatte et Villers-Cotterêts.

— le rallye Rochefort venant de la Côte-d'Or en Ermenonville-Chantilly sur invitation du Rallye Vallière.

— le vautrait du Baron James de Rothschild en forêt de Compiègne.

— le rallye Nomade qui, durant une époque, chassait quelques sangliers en fin de saison en forêt de Saint-Gobain.

— le vautrait Nivernais et l'équipage de la Chapt, qui avant de se créancer sur le cerf, découplèrent en forêt de Crécy-en-Ponthieu.

— le vautrait Menier en forêt d'Halatte et sur invitation dans les autres forêts de Senlis.

— le vautrait Picard Piqu'Hardy en forêt d'Ourscamps et sur invitation en forêt de Compiègne.

— le vautrait de Pouy en Compiègne et territoires privés.

— le vautrait Pic'Hardy-Beaulieu venant de Belgique sur invitation en Compiègne.

— le rallye Wurtemberg en forêt de Hez-Froidmont.

— le rallye Monplaisir en Ourscamps et sur invitation dans les massifs voisins, couplant en Compiègne avec Madame Monique de Rothschild qui avait elle-même, en sa qualité de louvetier, un lot de chiens dans la voie du sanglier.

Cette liste qui n'est peut-être pas de surcroît d'une rigueur exhaustive absolue, confirme combien la vénerie du sanglier a toujours été intégrée aux usages cynégétiques dans ces régions.



*Comme il y a mille ans et davantage, ce ferme roulant d'un ragot forcé par une meute de grands chiens courants, n'est-il pas l'une des expressions les plus authentiques du caractère naturel de la vénerie ?*

(Photo : G. Le Tallec)





Photo de gauche : Gouverneur Général de la province de Wurtemberg, en Allemagne, durant l'Occupation, M. Guillaume Widmer y monta un équipage de cerf. Installé ensuite dans l'Oise et nommé lieutenant de loutveterie, M. Widmer créa un vau-trait pour découpler principalement en forêt de Hez-Froidmont. Photo de droite : au centre à gauche, M. Louis de Becquincourt, maître d'équipage du vau-trait Picard Piqu'Hardy ; à droite, M. Michel Peiffer, maître d'équipage du vau-trait de Pouy ; à l'extrême gauche, M. Michel de Becquincourt ; à l'extrême droite, M. André Demory.

## Hier...

Pour faire revivre cette vénerie du sanglier dans un temps plus éloigné, nous avons puisé dans le livre du Comte du Passage :

« Un siècle de vénerie dans le Nord de la France », publié en 1912.

Cet ouvrage constitue, à notre connaissance, l'une des documentations les plus complètes, sur les vau-trait ayant chassé dans cette région au cours du siècle dernier.

Nous devons à la verve de l'auteur d'excellents portraits de veneurs et maîtres d'équipages. Nous en reproduisons quelques-uns comme étant la meilleure illustration de la vénerie du sanglier de cette époque.

Celle-ci connaissait déjà des problèmes ainsi qu'en témoigne l'avant-propos de cet ouvrage :

« Pour comprendre l'existence, la disparition et le nouvel essor des vau-trait assez nombreux qui se sont suivis en Picardie et en Artois, il est nécessaire d'examiner tout à la fois et les événements et la position des massifs boisés. Après l'Empire, la plupart des forêts étaient restées plantées et la surface boisée de ces deux provinces était énorme. Les loups, comme les sangliers y trouvaient facilement leur vie. Ce n'est

qu'au moment de la Restauration que la manie du défrichement s'exerce en grand. Chassés du massif central de Crécy par l'aménagement de nombreuses routes, les sangliers désertent en 1833 leur retraite habituelle et se dirigèrent vers les futaies d'Eu en traversant la Somme.

Plusieurs, le plus grand nombre peut-être, périrent dans cette émigration. On retrouva les cadavres gonflés sur la grève de la baie de Somme ou sur les côtes de la mer ; l'un d'eux, encore vivant, fut pêché à la marée descendante par des marins et tué par eux dans leur bateau.

La méthode suivie par les chasseurs de loups de fusiller, chaque fois que l'occasion s'en présentait, les sangliers devant leurs chiens, même au lancer, contribua pour beaucoup à leur destruction. Du côté de l'Oise, le comte de Songeons avait pris un des derniers sangliers, en 1820, au moulin d'Ellecourt. Il pesait quatre cent-vingt-huit livres. Pendant trente-cinq ans le sanglier est devenu un mythe dans nos contrées et ce n'est que deux ou trois ans avant 1870 qu'on signale la présence de quelques animaux roulant dans le pays.

L'invasion allemande en ramena de nombreuses compagnies.

Depuis quelques années, le nombre de ces animaux tend à nouveau à diminuer. L'émigration, lente cette fois, se dirige vers le Midi. Le Gers et le pays des Causses voient chaque année de nombreuses compagnies immigrer dans leur pays ravinsés. Deux raisons expliquent ce fait : Tout d'abord la mise en valeur de la plupart des forêts du Nord en lots de chasse à tir, limités par des grillages en fil de fer. Le sanglier a un groin très solide mais il n'aime pas l'écorcher aux barbillons des ronces artificielles et il fuit toutes ces incommodités. La seconde raison, c'est l'évolution constante de la sylviculture. Le chêne disparaît peu à peu de nos forêts du Nord pour faire place au hêtre. or, la faîne n'a jamais remplacé le gland, puis, dans les taillis de chêne, la feuille subsiste l'hiver, servant d'abri contre les froids excessifs et les animaux, pas plus bêtes que nous, préfèrent faire leur voyage de Côte d'Azur à leur manière.

Ces deux raisons laissent à prévoir que dans un avenir rapproché le sanglier disparaîtra à nouveau de nos pays... »



## Le comte Judes de Chassepot

C'était un gentilhomme d'un autre âge que le comte de Chassepot, que la Providence fit naître par erreur en 1808, alors qu'il eût dû vivre son existence au XVI<sup>e</sup> siècle, de compagnie avec les seigneurs de belle allure que nous a tracés Brantôme.

Légèrement boîteux, à la suite d'un accident de cheval, il était le premier à rire de son éparvin, ce qui ne l'empêchait pas de porter très élégamment la tenue de lieutenant de loutveterie et les bottes à revers noirs.

Vivant presque toujours seul, buvant de l'eau, malgré sa vaillante fourchette, ce gentilhomme de race avait le don de se faire obéir et de tenir les gens à distance.

Sachant faire valoir son équipage, le comte Judes avait certaines formules qui lui étaient particulières, telles au rapport : « Isaïe, ton garde et le mien, etc. » La galerie pensait à trois valets de limier, alors qu'en réalité, Isaïe, garde commun à mon arrière-grand-père et au comte Judes, faisait la Trinité.

Ses vingt chiens étaient d'un type normand, mélangé d'Artois et provenaient de chez Flour. Plus tard, une chienne, Sonnante, ayant beaucoup d'anglais, lui donna un certain nombre d'anglo-normands à manteau gris-noir, ayant beaucoup de gorge.

Sa vie durant, le comte de Chassepot chassa. Il s'en prit tout d'abord aux loups et fut nommé loutveter. Il couplait alors, suivant l'usage du temps, avec différents équipages, bien qu'il ne prisât guère cette manière de procéder.

Aux environs de 1870, quand les sangliers revinrent nombreux en Picardie, à la suite de la battue colossale opérée par les armées allemandes qui chassaient devant elles toutes les hardes de bêtes noires délogées des forêts des Ardennes et de l'Est, Monsieur de Chassepot se mit à chasser le sanglier chaque fois qu'il en avait connaissance. Toutefois, ses hommes étaient insuffisants pour rembûcher les animaux et ce fut Léonce Danzel qui donna le plus souvent de bonnes brisées, ayant pris soin d'aller chez les Chézelles apprendre le métier de valet de limier. Dès le 4 avril 1867, le comte de Chassepot routaillait devant ses chiens trois sangliers à Bouillancourt-en-Sery.

Le premier sanglier pris par l'équipage Chassepot fut attaqué dans les bois de Pozières, près de Poix, mais fidèle à ses vieux principes de chasseur de loups, il raccourcissait toujours l'animal d'une balle adroitement placée, lorsque ce n'étaient pas les paysans qui s'acquittaient de cette tâche. Il était fortement aidé dans cette manière de procéder par son cheval qui, au moindre bruit d'un animal fuyant sous futaie, s'arrêtait net et, les oreilles droites, indiquait la coulée par où arrivait le sanglier.

Prévenu par sa monture, le comte Judes tirait du haut de son cheval et manquait rarement.

Il avait acheté pour sa nouvelle chasse, un couple de grands chiens tricolores, croisés Saint-Hubert, qu'il réservait spécialement à ce courre. Le châtelain d'Aveslges fut le veneur populaire de Picardie, aimé

dans la campagne encore plus que dans les châteaux où ses incursions avec sa meute dans les bois gardés en vue de battues prochaines n'étaient pas toujours fort prisées.

## Monsieur de Condamy

À la mort du comte de Chassepot, la propriété d'Aveslges fut vendue et la meute fut dispersée.

Il se trouvait un amateur qui racheta un couple de chiens pour lui servir d'étalons, Mascaro et Bacchanal, petit-fils de Mascaro, l'ancien limier, célèbre dans le pays, autant par ses qualités que par sa longévité. Il vécut jusqu'à dix-huit ans. C'était Monsieur de Condamy qui fut, peu après, nommé loutveter d'Amiens.

Fils d'un ancien officier aux gardes du Corps de Charles X, il était né à Gamaches et s'était destiné à la carrière des beaux-arts. Elève de Barrias, il suivit tous les cours de l'École et monta en loge pour le prix de Rome. Voyant son élève préférer les scènes de chasse aux motifs pompiers de l'école, son maître lui conseilla de voler de ses propres ailes, sans perdre son temps à l'étude académique, alors que les chevaux et les chiens étaient ses modèles préférés. S'étant marié à Dieppe, il avait commencé à chasser aux environs, en forêt de Croixdalle, avec quelques chiens, et c'est vers 1878 qu'il compléta son équipage et vint louer une propriété à Brocourt.

Avant de connaître le veneur, il faut parler du peintre, car il y a peu d'artistes qui aient plus fidèlement retracé les scènes de notre vénerie française. Une série de fusains, très bien venus, représentant des piqueux allant au rendez-vous, passant au gué, buvant le coup de l'étrier, reproduits ensuite par la photographie, formèrent une première série, fort intéressante, de sujets de chasse qui firent sa réputation. Ayant le travail excessivement facile, sa production a toujours été très grande et ses petites aquarelles de fox-terriers sont devenues populaires. Sa maîtrise, toutefois, se retrouve principalement dans de belles grisailles en deux tons et dans des aquarelles chaudes où il représenta nombre d'équipages du Nord et de l'Est.

L'artiste a toujours primé sur le veneur, de Condamy trouvant la chasse à courre le plus merveilleux spectacle qui pût inspirer le pinceau, ensemble toujours varié, groupant autour de la silhouette élégante des chevaux couverts d'écume et des taches bigarrées des manteaux de chiens, le décor de quelque coin de forêt ou de quelque ruelle de village.



Le Comte Judes de Chassepot.





*Le vautrait d'Hinnisdal qui découplait en forêt de Crécy-en-Ponthieu.*

### **Monsieur Paul Labitte**

Les sangliers avaient disparu de Beauvaisis depuis de longues années. Ils s'y multiplièrent d'autant mieux après la guerre de 1870, que personne ne savait les chasser et ne s'en occupait, les paysans en ayant fort peur. Monsieur Paul Labitte, originaire de Clermont commença à les fusiller avec quelques briquets, dans la forêt de la Neuville-en-Hez, puis monta bientôt un équipage de chiens anglais superbes, avec Edouard Lefort comme piqueux et deux valets de chiens, dont Hector Lefort. Bientôt la forêt de la Neuville-en-Hez vit ses hôtes aux longues soies la quitter et le vautrait, suivant les nomades, vint s'installer à Achy, où habitait Monsieur de Songeons, lieutenant de l'ouvèterie, locataire des bois appartenant au Général de Clermont-Tonnerre et de la forêt de Malmefaist. Les sangliers causaient alors de tels dégâts que, par arrêté préfectoral, l'équipage pouvait faire le bois et attaquer non seulement dans les forêts de l'Etat, mais chez les particuliers. Les réclamations étaient, au reste, fort rares, les chiens de Monsieur

Labitte, très vites, très perçants, ne manquaient que rarement leur animal, étouffé le plus souvent par le train dans ce pays de débûchers continuels.

Une certaine année, le vautrait prit quarante et un animaux et chassa jusqu'en 1884.

### **Monsieur de Fautereau**

Monsieur Paul de Lamothe avait formé un élève qui, toute sa vie durant, devait rester un fervent disciple de Saint-Hubert; j'ai nommé Monsieur Elphège de Fautereau. Il possédait en propre un noyau de huit à dix chiens. Etant proches voisins, ces Messieurs couplaient souvent ensemble et quand le petit équipage d'Offeu se trouva livré à ses seules ressources, il avait été mis assez en curée pour accomplir gaillardement sa tâche.

Monsieur Elphège de Fautereau chassait alors autour de Cayeux dans ces grandes plaines du Vimeux qui vont du bourg d'Ault à Saint-Valéry. Souvent, la chasse se terminait tout proche de la mer et il y eut plusieurs hallalis dans l'étang du Hable-d'Eau.

Ce n'est qu'après la guerre que, les sangliers étant arrivés nombreux en forêt d'Eu, Monsieur E. de Fautereau se mit à les chasser. La forêt d'Eu, malgré son étendue, est un long boyau et la grande difficulté était de pouvoir poursuivre pendant un certain laps de temps sans faire vider tous les animaux qui, gênés par le bruit, s'en allaient se remettre dans les boqueteaux avoisinants. Le bois Labbé, situé près d'Eu, à l'extrémité de la forêt, vers la mer, était heureusement une refuite et un repaire assuré pour les bêtes noires.

Durant la saison de 1871-1872, Monsieur de Fautereau chassa seul, accompagné de son ami Prémare, excellent veneur, cavalier perçant et ce qui ajoute un charme de plus, trompe remarquable.

Les deux disciples de Saint-Hubert n'avaient guère la même manière de procéder. Tandis que Prémare se collait à la queue des chiens, surveillant leur travail, Fautereau chassait au parti, prenant les grands devants et tel un général d'armée, se dirigeait grâce à la topographie des lieux, qu'il connaissait à merveille. Il en résultait que parfois, l'animal ayant pris une refuite opposée à celle présumée par le maître d'équipage,



il errait dans le pays à la recherche de sa meute.

Dès 1872, Monsieur de Fautereau augmentait son vautrait et couplait une bonne partie de la saison avec le Rallye Ponthieu, à la tête duquel était le Baron de Monnecove et qui était servi par Eusèbe Saint-Pierre. Sur les instances de Monsieur de Fautereau, le comte R. de Valanglart avait joint son équipage sous le fouet de Germain, en 1875.

Ces trois meutes, fort disparates dans leur ensemble, se complétaient merveilleusement à la chasse. Les chiens de Fautereau, griffons pour la plupart comme ceux de Valanglart, mêlaient à leur origine vendéenne quelques traces de sang artésien. Très collés à leur voie, ayant beaucoup de gorge, ils égayaient la menée, tandis que les bâtards du Rallye-Ponthieu et quelques fox-hounds tiraient sur la tête et étaient les plus braves au ferme.

Ayant été nommé louvetier de l'arrondissement, Monsieur de Fautereau, dont le vautrait était mené dès lors par Ponthieu, chassait en déplacement en haute et basse forêt d'Eu, aux alentours d'Aumale, à Neufchâtel, Sigy, Forges. Dans toutes ces contrées, pour contenter les populations, on tirait les sangliers et il n'y avait de chasse à courre proprement dite que, lorsque l'animal étant manqué, on était obligé d'en faire suite. C'est lors de ces déplacements qu'il coupla avec le comte Judes de Chassepot. Par contre, lorsque le vautrait chassait en forêt d'Eu, au Brétizel ou à Beaulieu chez Monsieur Blot, on chassait à forcer. C'est en 1873, à un des laisser-courre de Beaulieu, que Max Thélou, qui devait par la suite avoir un vautrait remarquable, servit son premier sanglier, une laïe qu'il empoigna par le groin et qu'il dagua droit devant sans se faire estropier.

On détruisit quarante-cinq sangliers durant cette saison de chasse.

Vers 1876, Monseigneur le comte de Paris vint assister aux chasses de Fautereau ; il s'y intéressa et aida le maître d'équipage à monter le vautrait sur un très grand pied.

Il y eut soixante chiens au chenil sous le fouet de Millebeau, qui avait servi à la Vénérerie impériale et sortait de l'équipage du comte d'Onsembray. Eusèbe Lessorbe était le second piqueux ; Stéphane et Jules, valets de chiens montés. La tenue, qui était jusqu'alors bleu de roi à revers bleus avec, comme bouton, une tête de loup, semblable, du reste, à celle de l'équipage de Valanglart, fut changée et l'on adopta la redingote verte à parements roses.



*Les frères Max et Robert de Valanglart.*

### **Les Valanglart**

Depuis plusieurs siècles, les Valanglart ont aimé la chasse.

Ayant des terres un peu partout en Picardie, notamment à Moyenneville, puis à Oissy, Riencourt et le Quesnoy-sur-Airaines, les Valanglart avaient les coudées franches pour chasser chez eux.

Les trois fils du marquis Raoul de Valanglart, qui suivaient parfois les chasses de la Société de Rambouillet, eurent tous le goût des sports.

Je passe la plume au fils aîné d'Anatole de Valanglart.

« En 1865, à ma sortie du Collège où Du Fouilloux et Le Verrier de la Conterie avaient eu beaucoup plus d'attraits pour moi que Tite-Live et surtout Homère et alors que même un mauvais pied de biche ou un pied de loup m'hypnotisait bien davanta-

ge que la plus belle figure descriptive expliquée par le brave Père Cosson, de si sympathique mémoire, je pris la direction des douze petits briquets que le comte Ernest de Valanglart, mon oncle, entretenait de concert avec mon père. »

« Jusqu'à la guerre de 1870, je me contentais de chasser beaucoup à tir et un peu à courre. »

« En 1872, des sangliers, venus de l'Est, avaient pullulé en peu de temps et, en moins de six ans, j'avais fait tuer ou pris plus de deux cents animaux. Mais cette chasse avait pour moi peu d'attraits... »

« Nous primes, en forêt d'Eu et aux environs, quelques sangliers, puis, Monseigneur le comte de Paris ayant fait nommer louvetier un de mes adversaires cynégétiques, je me remis à chasser en forêt d'Eawy et bois environnants, où je pris, avec les mêmes chiens, cerfs, chevreuils, sangliers et lièvres dans la même saison. »



« A l'époque de mon mariage avec Mademoiselle de Brigode, le pays où j'allais planter ma tente ne comportant pas un équipage de trente-cinq à quarante chiens, mon frère le garda à Sainte-Foy et le mit uniquement au sanglier. »

Il continua à chasser jusqu'au mariage de sa fille, en 1898, découplant souvent avec le vautrait de Monsieur de Beaufres. Son gendre ayant peu de goût pour ce genre de sport, mon frère donna l'équipage à Monsieur Hubert Michel, qui chassa pendant neuf ans en forêt d'Eawy et bois environnants et le céda lors de la location des forêts domaniales, en 1908, à Monsieur le comte de Champagné. L'équipage, qui avait fait ses débuts en Crécy et avait fait retentir de ses abois les forêts d'Eu, d'Arc-la-Bataille et d'Eawy, galope maintenant dans les landes de Bretagne. »

### Max Thélou

En 1880, Max Thélou n'avait que vingt-deux ans quand il fut nommé louvetier.

Prenant pour devise : Normand-Piqu'Avant, Max Thélou achetait en avril dix-neuf chiens au marquis de Chavagnac, en Eure-et-Loir, puis quatre anglo-normands à Paris.

La vénerie était installée à Sainte-Marguerite-les-Aumale, près d'un bras de la Bresle. Les chiens, entraînés dès le 15 août, étaient amenés, par un travail régulier, à pouvoir fournir six kilomètres au galop sans tirer la langue, au moment de l'ouverture de la saison.

La tenue était l'habit vert à la française, à parements amarante, culotte verte, avec les bas et bottes de vénerie pour les maîtres. Elle était galonnée de vénerie, mais de même couleur, pour les hommes.

La première sortie du vautrait eut lieu le 8 octobre 1880 et au cours de cette première saison, dix-neuf sangliers furent pris. Le maître d'équipage, devant cette réussite, augmentait son vautrait dès l'année suivante et achetait dix chiens anglo-normands à Monsieur Lefebvre, habitant Pomérelval, près de Saint-Saëns (Seine-Inférieure). Un essai de remonte avec sept chiens bleus de Gascogne, dits chiens de Foudras, ne dura pas, ces chiens manquant de pied et étant meilleurs sur le lièvre que sur le goret.

Durant la saison 1881-1882, le vautrait força trente-cinq animaux en trente-huit laisser-courre. Il fut secondé dans sa tâche, du mois de février au mois d'avril, par le vautrait de Monsieur Paul Labitte, louvetier de Clermont, qui possédait cinquante

fox-hounds sous le fouet de deux piqueux, Lefort et Patronat. La devise était celle de l'ancien équipage de Songeons : « A moi Saint-Hubert » et la tenue, l'habit rouge à parements de velours vert, gilet vert, culotte blanche.

Durant la saison de chasse 1882-1883, Monsieur Max Thélou s'était adjoint le concours d'une dizaine de fox-hounds, dont plusieurs étaient d'excellents rapprocheurs ; il prit, du 10 octobre 1882 au 7 juin suivant, trente-trois animaux en trente-trois chasses, tant autour d'Aumale qu'en Seine-Inférieure, aux bois de Sigy. Au début de la saison 1883-1884, l'équipage adopta une nouvelle tenue : habit rouge, parements, gilet de velours vert pour les maîtres, drap vert avec galon de vénerie pour les hommes ; et un nouveau bouton : hure de sanglier avec devise enlacée dans une trompe « Normand Piqu'Avant », sur fond argent pour les maîtres, sur fond or pour les hommes.

En octobre et en novembre, neuf sangliers furent portés bas sur dix chasses.

Le personnel de l'équipage pour la saison de chasse 1884-85 était le suivant : premier piqueux, Adrien Lassausse ; deuxième, Pierre Lebraud ; valet de chiens à cheval, Ch'Leu de son nom Joseph Duval.



5   6   4   3   2   1   7   8   9

*Vautrait Normand-Piqu'Avant*  
*Rendez-vous du 27 avril 1886, au Poteau Maître-Jean (Haute Forêt d'Eu)*  
 1. S.A.R. Madame la Comtesse de Paris. — 2. S.A.R. Mgr le Comte de Paris.  
 3. S.A.R. la Princesse Hélène d'Orléans. — 4. S.A.R. Madame Amélie d'Orléans.  
 5. M. Max Thélou. 6. M. Pippo Yturbe. — 7. M. Aubry-Vitet, chambellan.  
 8. Débuché, 2<sup>e</sup> piqueux. — 9. Allard, 1<sup>er</sup> piqueux.



Après avoir chassé en Haute-Normandie, M. Thélou découple de fin janvier à fin mars aux environs d'Amiens.

Pour la saison 1885-86, le vautrait loua par moitié la chasse à courre de la basse forêt d'Eu pour trois mille cinq cents francs, pour une durée de trois ans, du 1<sup>er</sup> septembre 1885 au 1<sup>er</sup> septembre 1888, avec faculté de reconduction pour nouvelle période de trois ans.

Lassausse et son frère Le Daguet quittèrent l'équipage et les chiens furent soignés par Ch'Leu, jusqu'à l'arrivée, en octobre, d'Allard, qui venait de diriger pendant quatre ans le vautrait Servant-Servant.

L'organisation du vautrait à cette époque fut la suivante :

L'écurie de chasse se compose de quatorze chevaux irlandais. Chaque piqueux a deux chevaux à son rang. Au chenil, soixante-dix chiens de meute, trente chiens d'élevage, quatre limiers : Met-à-Mort, Négrio, Sourieau, Ténébro.

Un équarisseur fournit régulièrement trois chevaux la semaine. Le chenil, construit sur un hectare et demi de terrain, a une cour de vingt-huit ares, couverte en tan, close par des grilles de deux mètres de hauteur, au milieu de celle-ci, une source ferrugineuse : le chenil est éclairé au gaz. Un valet de chiens est toujours de garde de jour et de nuit avec un fusil chargé pour pouvoir tuer les chiens enragés qui viendraient mordre les chiens.

L'équipage chasse régulièrement les mardis en Basse-Forêt d'Eu et vendredis dans les bois environnants, pour faire rentrer les animaux.

Le vautrait termina la saison 1885-1886 avec cinquante prises.

En juillet, soixante-dix chiens furent vendus chez Chéri par suite de la dissolution de la société. Allard et Debuché quittaient le vautrait.

Monsieur Thélou ne conserva qu'une trentaine de bâtards anglo-saintongeais de son élevage, le limier Négrio, l'étalon Forester, sous le fouet de la Défense, valet de chiens monté. Pendant la saison de chasse 1886-1887, il découplait avec son ami Rocquigny, dit « Ragotin », car il était très entreprenant près du beau sexe.

En janvier et février 1887, il fit un déplacement à Hesdin, chez son autre ami Edouard Coulombel, et, les deux équipages réunis, douze animaux furent portés bas par les chiens. Pendant la saison 1887-1888, Monsieur Thélou découpla avec Monsieur Rocquigny.

S'étant marié en septembre 1888, il ne fit plus que quelques chasses et, en octobre, offrit deux chiens,



M. Max Thélou.

superbes bâtards tricolores à manteau noir, à son ami Condamy et le reste de sa meute à son grand camarade de chasse, E. Coulombel.

### Monsieur de Becquincourt

Quand le vautrait de Rallye-Picardie quitta Brocourt pour aller s'installer au Bois-Guillaume, en Normandie, les sangliers n'eurent guère de répit.

En septembre 1884, Monsieur de Becquincourt achetait à Monsieur de Condamy six chiens bâtards normands, ayant encore dans les veines du sang des chiens de Monsieur le comte de Chassepot et il se mit à courir le lièvre autour de Billancourt, aux environs de Nesle. Les chiens, un peu étonnés par cette chasse, toute de finesse, n'y firent guère de prouesses. Ces essais durèrent peu et dès novembre, le nouveau maître d'équipage faisait l'acquisition d'une dizaine de vendéens et de quelques fox-hounds.

Cette saison de début se terminait par un total de douze animaux pris. En 1886, le vautrait ne chassa qu'à partir de janvier et ne prit que les quatre animaux attaqués.

En 1887, dès octobre, on courait sus aux gorettes dans les bois de l'Oise, de Noyon à Chauny et entre Compiègne et Montdidier, on avait forcé treize animaux lorsque Monsieur de Becquincourt vint à Hornoy, sur l'invitation de son cousin de Glos. Tout le monde lui fit fête.

Rayonnant dans les alentours, l'équipage sonnait l'hallali à chaque chasse

et, pour intéresser les propriétaires des bois des environs, l'équipage prit le nom de : Buissons-Picardie.

Comme à Molliens, le vautrait, en pleine forme, prenait régulièrement. Le maître d'équipage, toujours calme, mais très perçant sur son excellent cheval, Marcassin, collait toujours à la tête.

Des deux piqueux, l'un, Laverdure, vieux débris de la Vénérerie impériale, ne faisait plus le bois qu'à cheval, prenant une allée centrale pendant que les gardes faisaient les côtés, brisait rarement, mais connaissait parfaitement la tenue et le dressage des chiens au chenil.

L'autre, Richard, léger, actif, bon marcheur, donnait d'excellentes brisées avec son toutou Médor, croisement du basset dont il avait la voix, et du Laverack-Setter, dont il avait la robe et l'arrêt. Rapprochant un grand sanglier dans les bois de Fontaine-le-Sec, il se fait tout-à-coup. « Eh bien ! Richard ? » — « Venez voir, Monsieur. » En effet, Médor, une patte en l'air, arrêta comme un pieu le solitaire dans un roncier. En 1889, Monsieur de Becquincourt, ne trouvant plus de sangliers autour de Nesle pour les débuts de la saison, mit ses chiens à deux reprises sur le chevreuil.

Les chiens, élevés depuis deux ans et qui provenaient des lices sortant de l'élevage du comte de Chabot, montrèrent leur finesse de nez et prirent chaque fois leur animal. C'était toutefois la fin du vautrait, qui fut dispersé, en avril 1889, chez Chéri. Le bouton à la trace tressée, avec la devise : Buissons-Picardie, avait fini son histoire, brillante mais trop brève.

### Monsieur Ernest Rocquigny

Quand l'association de Monsieur Thélou avec Monsieur Yturbe prit fin et que le vautrait de Piqu'Avant-Normand eut été réduit comme effectif, un autre équipage arriva lui aussi de Normandie pour courir le sanglier aux environs d'Aumale et coupler avec celui de Monsieur Thélou : c'était le Rallye-Ouville.

Ce cri rappelle joyeusement le château d'Ouville-la-Rivière, à Monsieur Ernest Rocquigny, petit-fils du célèbre chirurgien rouennais et neveu de l'auteur de Salammbô et de Madame Bovary. Très accueillant, il était secondé, dans ses aimables réceptions, par sa femme, née Victoire de Cathelineau, fille du général d'illustre mémoire. Les veneurs étaient certains d'y trouver le meilleur



leur accueil, le culte de Saint-Hubert étant alors très en honneur à Ouveville. En 1883, après avoir chassé durant deux ans en association avec Monsieur Laurent dans les bois de Clères, Monsieur Ernest Rocquigny possédait trente à quarante chiens anglo-vendéens, tricolores, à manteau noir, de grande taille (de vingt-six à vingt-huit pouces), ayant du pied, de la gorge, beaucoup de fond, très requérants, de haut nez. Il prenait alors vingt à vingt-cinq animaux en forêt d'Eawy et dans les bois de Clères et de Monville. Le vautrait était installé l'hiver à Bellecombe, l'été au chenil d'Ouveville-la-Rivière.

Ce n'est que vers la fin de 1885 que ce vautrait, porté de quarante à cinquante chiens, atteint véritablement

une hure de sanglier passée dans une jarretière de vénerie avec la devise Rallye-Ouveville.

Etant d'un certain poids, Monsieur E. Rocquigny ne montait que des irlandais ; les hommes, par contre, des chevaux de sang. Bon valet de limier lui-même, le maître se plaisait à faire le bois et à donner sa brisée pour laisser courir.

En 1887-1888, l'équipage prit dans sa saison quarante-cinq sangliers et remportait aussi le premier prix pour un lot d'élevage à l'Exposition Canine de Paris.

En 1888-1889, trente-quatre hallalis furent sonnés.

En 1889-1890, l'équipage prit vingt-trois sangliers de suite, sans manquer.

## Le Comte d'Applaincourt

« Bon chien chasse de race », dit le proverbe et Aymar d'Applaincourt devait justifier le diction populaire.

Né en 1840, son premier port d'armes date de 1855, alors qu'il ne décroche sa peau d'âne de bachelier qu'en 1859. Dès 1862, il chasse à courre.

Le 1<sup>er</sup> juin 1869, d'Applaincourt fait ses débuts comme lieutenant de loutveterie.

En 1870, la guerre franco-allemande mit fin à toute tentative de chasse.

En 1871, le 11 novembre, d'Applaincourt tombe avec son cheval Amint-Judy, dans une carrière à cailloux.



Le Comte d'Applaincourt.

son apogée comme ensemble d'équipage. Il était servi par deux piqueux, les frères Vallet, venant de l'équipage de cerf de Monsieur Lefebvre à Chamant ; leur père, Pigeon, valet de chiens à pied. A la même époque, Monsieur Rocquigny devenait adjudicataire de la Haute-Forêt d'Eu, de Guimerville et Grand-Marché et obtenait le droit de chasse des propriétaires riverains, Monsieur le Marquis des Roys donnait sa forêt de Gaillfontaine ; Monsieur Boulnois, son lot de forêt de Coppegueule.

Les chiens remportaient le prix d'honneur à l'Exposition du Havre, avec un lot de trente-cinq bâtards anglo-vendéens.

La tenue de l'équipage était gros vert à revers amarante ; le bouton,

Chassant depuis le vingt-cinq septembre, l'équipage prit son quarante-cinquième animal dans les premiers jours de mai. Il y avait près d'un mois que l'équipage était rentré à Ouveville, comme tous les étés, lorsqu'un matin, Cresson, qui était alors valet de limier, trouva, en se promenant, un ragot qu'il rembûche. Aussitôt prévenu, Monsieur Rocquigny fait reprendre les chevaux qui étaient à l'herbage et les fait ferrer. A quatre heures, on attaque et à sept heures l'animal était pris près de Torcy, après une chasse terrible sur le bord des falaises entre Sainte-Marguerite et Varangeville. Monsieur E. Rocquigny mettait bas son vautrait peu de temps après et devenait un fanatique de la chasse au marais...

Cet accident le retient six mois au lit.

En 1880, il est impossible de chasser du 26 novembre au 3 février, à cause de la neige et du froid. Le 6 mars, le Comte d'Applaincourt est invité à coupler avec Son Altesse Royale le Prince de Joinville. Une laie, attaquée au bois de Wiry est prise en vingt minutes avec vingt et un harriers.

Dès lors l'équipage alternera entre le courre du lièvre et celui du sanglier.

En 1881, cinq lièvres et un sanglier.

En 1882, neuf lièvres et trois sangliers.

En 1883, neuf lièvres et sept sangliers, dont cinq marçassins.

En 1884, neuf lièvres et sept sangliers.





*Vautrait Tiens Bon Picard. Ragot en débûché, attaqué chez M. de Bertoult, Président d'Honneur de la Fédération des Chasseurs de l'Aisne...*

(Photo : Ch. Perney)

En 1885, il y a trente chiens au chenil ; on ne prend plus que deux lièvres et l'on force huit sangliers.

En 1886, on abandonne définitivement le lièvre et le vautrait met aux abois neuf sangliers, jusqu'à la mi-février.

En 1887-1888, le vautrait prend dix-neuf sangliers.

En 1888-1889, on ne put découpler que onze fois, par suite du manque d'animaux dans la forêt de Crécy et l'on prit neuf fois.

En 1890, les cinquante chiens du chenil forcent neuf sangliers.

En 1891, le vautrait prend onze sangliers, dont plusieurs autour de Bouillancourt.

En 1892, on attaquait neuf sangliers, suivis de neuf hallalis.

En 1893, agrandissant son champ d'action, le vautrait d'Applaincourt prit vingt-trois sangliers.

En 1894, l'équipage fit une saison magnifique et put enregistrer quarante-deux prises dans la saison. Jusqu'au 13 novembre, il forçait cinq animaux en forêt, puis quatre autour de Liomer. Rentrant au chenil de la Triquerie, dix-sept sangliers sont pris en janvier-février en Crécy. Les chasses étaient alors fort suivies ; l'assistance devenait plus nombreuse.

A partir du 1<sup>er</sup> mars jusqu'au 1<sup>er</sup> mai, le vautrait retourna autour de Liomer. En 1894-1895, le vautrait ne put prendre que vingt-sept sangliers.

Jamais l'équipage ne fit plus belle campagne que celle de 1895-1896, où il sonnait quarante-quatre fois la Retraite prise.

En 1896-1897, presque semblable succès, puisque l'on sonne l'hallali de trente-huit animaux sur quarante rendez-vous.

Il y eut, en 1897-1898, pas mal de buissons creux. D'autres fois, des animaux attaqués trop tard durent être abandonnés à la nuit. On prit néanmoins, soit en Crécy, soit au Boisle, dix-huit sangliers. Le mois d'avril, en déplacement du côté de Liomer, vint apporter son appoint accoutumé de jolis laisser-courre terminés par six hallalis.

En 1898, il y eut peu d'animaux, vingt-et-un sangliers furent pris. Le chiffre tomba à dix-neuf en 1899-1900, de même que l'année suivante, par suite de la neige et de la gelée prolongée.

De 1901-1902, vingt-neuf sangliers, puis vingt-et-un la saison suivante. En 1903-1904, l'équipage prend vingt-huit animaux.

En 1904-1905, le vautrait comporte soixante-quinze fox-hounds au chenil.

En 1906-1907, l'équipage était repris en propre par le comte d'Applaincourt, son fils Pierre n'ayant qu'un goût très relatif pour les fonctions de maître d'équipage.

Nous arrivons à la dernière année de l'existence du célèbre vautrait. Voyant que ses fils ne partageaient pas ses goûts cynégétiques, ayant été obligé de faire partir ses chiens de leur chenil de la Triquerie et de les loger dans une habitation de rencontre, à Forest-l'Abbaye, ayant derrière lui quarante-cinq saisons de chasse, le comte d'Applaincourt ne se sentait plus le même élan pour relouer la forêt de Crécy aux conditions draconiennes que lui faisait l'Administration des forêts. En effet, ces Messieurs donnaient le droit aux vingt-quatre porteurs de fusil de tirer les sangliers sur leur lots respectifs et louaient séparément la chasse à courre des bêtes noires.

Le maître d'équipage n'accepta pas ces conditions et lors de l'adjudication, il se retira de la lutte dès la première enchère mise par Monsieur Saint. Pour être impartial, disons que nombre de ses amis furent fort ennuyés de cet état de choses, les sommes qu'ils avaient proposées pour garder la forêt étant le double du prix auquel fut adjugée la location. Durant la dernière saison, le vautrait prit encore vingt-trois sangliers, dans des conditions particulièrement difficiles.

Les chiens furent vendus en mai 1907 en bloc, à Monsieur Hériot.

Le vautrait chassait à jours fixes : les lundi et samedi d'une semaine et le



jeudi de l'autre. Par suite des invitations, les jours de chasse n'étaient jamais changés.

Durant sa longue carrière, le comte d'Applaincourt prit devant ses chiens : cinq-cent-trente-neuf sangliers, cent quatre-vingts lièvres, un chevreuil et trois renards, soit un total de plus de sept cent vingt animaux.

### **Monsieur Roger Sellière**

Les déplacements de chasse des deux équipages réunis du baron de Monneuve et de Monsieur de Fautreau devaient faire naître le goût de la chasse à courre chez Monsieur Sellière.

En effet, c'est à la suite d'un brillant laisser-courre, où un grand sanglier de deux cents était venu tenir les abois dans les prairies de Raimboval que Monsieur Roger Sellière eut l'idée de créer un vautrait. Il était propriétaire des bois de Fressin et Créquy, très bonnes demeures à sangliers.

En 1872, Roger Sellière, bien qu'il ne passât que deux ou trois mois par an à Fressin, construit sa vénerie, adossée aux ruines des vieilles tours de l'enceinte fortifiée de Fressin, construction vaste et d'un joli aspect ; les chiens y étaient grandement logés, mais les écuries ne contenaient que

quatre stalles, alors que l'équipage comportait dix chevaux au rang.

Il fit construire de grandes écuries, face à son chenil et, dès la fin 1872, commença ses laisser-courre.

Bien que grand, très bel homme et d'un physique très agréable, le baron Roger Sellière, qui avait alors trente-et-un ans, était affligé d'une surdité qu'il faut noter pour comprendre la manière de procéder de notre jeune veneur.

Ayant débuté avec quatre-vingts chiens, il ne parvenait pas à les entendre, s'entêtant à vouloir goûter du plaisir des joyeux recriés de ses chiens, alors que la nature lui avait pour toujours fermé le tympan à l'écho d'un bien-aller, il acheta cinquante chiens, puis cent chiens de plus, et découplait tout ensemble cette formidable meute, de façon à enfin les entendre.

Durant trois ans, il chassa à forcé et vu le nombre d'hommes qui servaient, le vautrait réussit à prendre un grand nombre d'animaux.

Le vautrait comptait quatre hommes à cheval.

Les chiens composant le vautrait étaient par moitié anglais et bâtards du Haut-Poitou. S'étant fait nommer loutetier, le baron Sellière ne se contentait pas de chasser seulement autour de Fressin, il faisait de fré-

quents déplacements aux environs de Saint-Omer, dans les forêts de Clairmarais, d'Eperlecques et de Tournehem.

Monsieur Philibert Marcotte avait fait venir, en 1866, plusieurs sangliers d'Allemagne, qu'il lâcha en forêt de Clairmarais et qui s'y propagèrent.

Appelé par son frère Raymond Sellière, à faire un déplacement à Cires-lès-Mello, il y fit son plus beau laisser-courre, par la prise d'un très grand sanglier attaqué dans les bois appartenant au Duc de Mouchy, et qui se fit prendre aux environs de Beauvais.

En 1876, le doigt resté à Thienbronne, lors d'un hallali mouvementé, et les deux oreilles toujours aussi hostiles à s'acquitter de leur service, refroidirent le propriétaire dans sa noble passion.

Ne trouvant plus guère d'animaux, Monsieur Sellière se décida à réduire de moitié le nombre de ses chiens, qui furent rachetés pour une bonne partie par Monsieur Bary, habitant Boulogne-sur-Mer et qui venait de se rendre adjudicataire de la forêt.

Presque en même temps la rage tombait sur les chiens de Fressin, et l'on fut obligé d'en abattre le plus grand nombre, n'en gardant qu'une dizaine pour chasser le lièvre à tir.



... à l'horizon, la Montagne Couronnée que domine la cathédrale de Laon.

(Photo : Ch. Perney)





Vautrait Tiens Bon Picard. Hallali courant.

(Photo : Ch. Perney)

### Monsieur Wallon

On ne peut quitter la forêt d'Hesdin et ses environs, sans rappeler le déplacement que fit, sur la demande de Monsieur Wattine, un Monsieur Wallon qui, depuis, s'est acquis une juste réputation comme entraîneur. Celui-ci, s'occupait à l'époque de faire le commerce de chevaux et surtout de chiens. Il avait réuni, en janvier 1885, un certain nombre de chiens pour former un vautrait que lui avait demandé le Duc de Morny. Au moment de prendre possession de la meute, l'accord n'exista plus, et Monsieur Wallon resta avec son vautrait sur les bras.

En homme de ressource, il mit cette annonce dans les journaux : « Vautrait à louer etc. », et pour tenir ses chiens en haleine, leur faisait courir le cerf chaque soir, voire même en matinée, les jeudi et dimanche, dans les coulisses et sur la piste de l'ancien hippodrome de Paris.

Attiré par l'annonce, et très désireux de chasser à courre, les sangliers étant fort nombreux à l'époque au-

tour d'Hesdin, Monsieur Wattine, riche industriel habitant Auchy-les-Moines, s'entendit de prix. C'était un marché à forfait devant durer jusqu'à la fin de la saison.

Monsieur Wallon arrive donc, suite d'un piqueux et de son frère, qui devait se révéler un valet de limier enragé. Le vautrait était fort disparate comme ensemble et, du gascon à l'anglais, toutes les familles diverses de chiens courants avaient des représentants jusqu'au chien de Saint-Hubert, dont la voix de tonnerre se faisait entendre à plusieurs kilomètres sur les arrières. Malgré ces quelques défauts, le vautrait réussit fort bien. Monsieur Wallon savait chasser. Ayant amené de la Chapelle-en-Serval plusieurs pурсang encore en plein entraînement, les deux frères et leur piqueux étaient bien montés, fort perçants et Monsieur Wattine n'eut à la fin du déplacement qu'à s'applaudir du résultat obtenu, trouvant toutefois la fantaisie assez onéreuse, les notes ayant plu de toutes parts après le départ des veneurs en location.

### Monsieur Edouard Coulombel

Monsieur Coulombel, d'Hesdin, avait débuté très jeune à chasser le lièvre en forêt d'Hesdin avec l'équipage de chiens d'Artois appartenant à Monsieur de Quandalle. Il prit même un chevreuil en 1887, en forêt d'Hesdin.

Il eut dans son chenil jusqu'à soixante-dix élèves : pointers, setters rouges, setters laveracks, setters gordons, korthals.

C'était en 1887, on adjoignit aux harriers quelques chiens de sanglier et l'on fit appel au vautrait bien connu de Monsieur Max Thélou, qui découpla avec l'équipage Coulombel en janvier et février 1887, dans les bois de Fressin, de Créquy et la forêt d'Hesdin. Ce déplacement fut couronné par la prise d'une dizaine de sangliers.

S'en remettant à ses moyens propres, Monsieur Coulombel attaquait autour d'Hesdin tous les animaux qui, ayant vidé les masses boisées des



environs de Fruges, cherchaient la tranquillité dans les boqueteaux. En octobre 1889, Monsieur Thélù mettait bas son vautrait et fit cadeau à son ami Coulombel de dix couples de bâtards anglo-saintongeais tricolores, provenant de son élevage personnel. Quoique très étoffés, ces chiens étaient d'un modèle léger, et deux chiens, Ténor et Mentor, issus de Corvette, anglo-saintongeaise trois quarts de sang, par Forester, pur-sang anglais, eurent le premier prix à l'Exposition de Tourcoing, en 1889.

Continuant à chasser le sanglier autour d'Hesdin et en ayant forcé une dizaine, Monsieur Coulombel vint, sur l'invitation de Monsieur Thélù, s'établir à Fourcamont, au pied de la Basse-Forêt d'Eu. Il reprit pour lui le droit de chasse à courre durant les deux dernières années de bail à courir et y fit de jolies chasses.

Malheureusement, après Thélù, Coulombel devait à son tour mettre bas. Rentrant dans le rang, il vint alors suivre le vautrait d'Applaincourt qui, dès 1892, fera un déplacement annuel à Fressin.

Forcé par des revers de fortune à liquider au fur et à mesure son brillant train de maison, Monsieur Coulombel n'en resta pas moins un bon veneur, ayant eu le dernier vautrait en Artois.

### Monsieur Follet

C'est dans le hall de la gare du Nord que je fis la connaissance de Maurice Follet, en 1894 : deux personnes en habit rouge dans le train de Paris au Tréport, c'était, à n'en pas douter, deux invités du même équipage, et nous fîmes bien vite connaissance. Je me remémore certain incident au retour d'une de ces chasses que nous suivîmes tous deux, tout le mois d'avril de cette année-là. Le hasard de la retraite nous avait fait regagner Amiens, où nous dînions, attendant un rapide pour nous ramener à Paris. Train plein d'anglais, ou plutôt de « baggs, » de « never foll » et de plaids. Partout, compartiments bondés. Malgré les objurgations d'un insulaire qui nous

déclare que ses compatriotes sont au buffet, nous nous installons, et, au moment où le train s'ébranle, nous saisissons d'un commun accord tous les baggs et never foll et les jetons sur le quai, à seule fin que les anglais attardés au buffet retrouvent leurs colis de main. La fureur du fils d'Albion, ainsi joué et démasqué, fut intense, mais il ne se risqua point à jouer son air national de boxe : Follet ayant plus de six pieds de haut et taillé en colosse, votre serviteur, pour le moins bâti en Hercule, n'ayant rien à reprocher à ses auteurs comme acabit. Pour l'un comme pour l'autre, le résultat de cette fin de saison fut que, d'invités nous sommes devenus patrons. En pension chez les Maristes de Senlis, Maurice Follet vit, les jours de promenade, les chasses en Halatte. Ce fut une révélation. L'institution Join-Lambert, à Bois-Guillaume, près de Rouen, lui offre encore, comme sujet d'études, les laisser-courre de Roumare. Enfin, durant son service militaire, ce sont les échos des trompes de Fontainebleau qui finissent de le captiver.



Rallye Monplaisir. Au premier plan, à gauche, M. Bernard Pointier, maître d'équipage.

(Photo : G. Le Tallec)

(Photo : S. Levoye)



Monsieur Maurice Follet acheta quatre-vingts grands fox-hounds en mai 1894. Il s'installa à Aumale, dans l'ancien chenil de Monsieur Thêlu, et reprit la devise de son vautrait : Piqu'Avant Normand. Sa tenue était verte à retroussis rouges avec col et parements amarante ; semblable, mais galonnée de vénerie pour les hommes. Le bouton, un sanglier passant.

Le vautrait était servi par deux piqueux montés, Padrona et Volcelest ; un valet de limier, Alexandre.

La première sortie du vautrait eut lieu en décembre 1895.

Dès 1895, Messieurs Prat s'associaient avec Monsieur Maurice Follet. Le vautrait chassa durant cinq saisons autour d'Aumale, au Vieux-Rouen, dans les forêts de Croix-Dalle, du Hellet, près de Neufchâtel-en-Bray, à Formerie et à Beaussault. La moyenne des prises s'éleva chaque saison, à une trentaine. Les frères Prat, très bien montés, ardents jusqu'à la témérité, suivaient leurs chiens avec une rare énergie.

En 1899, Monsieur Maurice Follet fit une chute de cheval grave en forêt de Bray, au cours d'une chasse. Il se brisa la cheville. En 1900, les frères Prat regagnaient la forêt de Brotonne.

Follet, lieutenant de louveterie de plusieurs arrondissements, voulut continuer à chasser. Se rendant compte de l'impossibilité où il se trouvait désormais de pouvoir suivre gaillardement ses chiens, et forcé qu'il était de faire opérer son pied brisé, il les vendit au baron Roger. Messieurs Prat avaient gardé le souvenir de leurs chasses de Picardie.

En 1909, ils se rendaient adjudicataires de la chasse à courre en Crécy ; la mort prématurée de l'un d'eux a mis fin au rêve, un moment caressé, de revoir un beau vautrait retravailler correctement en Crécy.

### **L'équipage Servant-Servant**

Nous évoquerons maintenant le souvenir d'un autre glorieux vautrait celui de Monsieur Alexandre Servant, et ferons pour cela de larges emprunts, à l'excellente étude écrite par le comte Henri de Falandre pour les bulletins de la Société Vénerie, d'octobre 1962 et de février 1963.

Parmi les grands veneurs de cerf et de sanglier ayant chassé en Ile-de-France Nord et en Picardie, Monsieur Alexandre Servant occupe l'une des premières places.

Né à Paris en 1822, il passa sa jeunesse au château de Presles, (aujourd'hui dans le département du Val-d'Oise) ancien rendez-vous de chasse des Princes de Conti, situé entre les forêts de Carnelle et de l'Isle-Adam. Il prit goût à la vénerie en suivant l'équipage de son beau-frère Jules Delchet qui courait le lièvre autour de la « Garennette » de Presles ; devenu maître d'équipage à la mort de ce dernier, il découpla sur le chevreuil en Carnelle et l'Isle-Adam, avant de monter un important vautrait et un très bel équipage de cerf. Sa grande passion a toujours été le cours du sanglier qui convenait mieux à son tempérament ; il aimait le risque et la lutte.

Il chassa jusqu'en 1893 où sa santé l'obligea à abandonner la vénerie : il s'éteignit le 1<sup>er</sup> mai 1897 à Paris.

Sa vigueur lui permettait toutes les imprudences. Le 7 février 1888, à soixante-six ans, après cinq jours de fièvre, il se lève péniblement, dans son domicile parisien, prend le train pour Lamorlaye (c'était jour de chasse à Chantilly) ; encore à jeun, il se fait hisser sur son cheval. L'attaque est heureusement rapide et le sanglier tombe mort à quatre heures, dans les marais de Lamorlaye devant quarante chiens après deux heures un quart de chasse très vite, maître d'équipage toujours en tête. Celui-ci descend de cheval, rentre à Paris, toujours à jeun, prend un potage et se déclare guéri, pas même fatigué.

Monsieur Servant était un cavalier intrépide. Il écrit le 23 janvier 1880 : « Gelée — 10°. Seul de nous tous, à cheval, j'ai fait mettre à chacun de mes chevaux douze crampons en acier et je galope ainsi à l'intérieur et à l'extérieur de la forêt, sans m'occuper du verglas ou d'une rivière à passer sur la glace au galop. Toute ma vie, depuis que je chasse, j'y suis toujours allé sans m'occuper du temps et bien m'en a valu, car presque toujours par le mauvais temps on réussit ; les chiens chassent bien plus chaudement par le froid et par la neige, l'odeur de la terre étant annulée, la voie n'est plus absorbée en partie par cette odeur, elle est bien plus chaude au point que mes anglais, volant sur la voie, criaient comme mes poitevins... »

Pour ce qui est de l'attaque, Monsieur Servant est intrinséquant. Il n'admet pour le sanglier que l'attaque à trait de limier d'un animal « seul et connu ».

Ainsi, le 4 janvier 1887, à Villers-Cotterêts, alors qu'on va aux branches, un tiers-an puis un ragot sautent devant les cavaliers. Chacun de

dire : « Attaquons ! » Mais le maître d'équipage, toujours correct et suivant les principes de bonne vénerie, répond : « Non, Messieurs, il nous faut un sanglier attaqué à trait de limier et, bien attaqué, il sera sûrement pris : un animal attaqué sur pied a de l'avance, en conserve et fait des chasses de cinq à six heures et souvent on ne le prend pas... » Bref, on attaque à midi et demi un ragot qui tombe mort devant les chiens après deux heures de chasse très vite.

Cependant, le maître d'équipage admet exceptionnellement le découpler de meute à mort, à condition d'avoir « un rapport très sûr ».

« L'attaque à trait de limier est la plus noble, la plus belle, la plus sûre », écrit Monsieur Servant. Elle donnait des résultats excellents mais avant tout, silence complet jusqu'au découpler. Pas de trompe ! Le valet de limier met le sanglier debout, le pousse jusqu'à la première route, s'arrête et brise. Le veneur en observation le plus rapproché part en silence chercher la meute ; les valets de chiens attachent les hardes à des baliveaux...

Monsieur Servant fait découpler cinquante chiens en même temps et alors commence le bruit, sonneries et cris. Le sanglier, alerté par le valet de limiers, a quitté prudemment sa bauge ; il s'est arrêté à la prochaine enceinte et n'entend plus rien. Subitement, il se trouve entouré de cinquante chiens hurlant. Rudement mené par la meute, l'animal s'étouffe, se force et après quelques heures de poursuite sans merci, il est porté bas sans pouvoir faire grand mal à ses adversaires.

Pour une compagnie, l'attaque est plus délicate ; il faut à tout prix séparer une bête de compagnie. Il faut travailler avec les valets de limiers, leur chien à la botte, sans aucun bruit ; un animal se sépare alors sans y penser et on peut se porter à la voie et l'attaquer vivement. « Généralement, quand on attaque sur une compagnie de meute à mort, on est certain de faire plusieurs chasses et c'est un hasard si l'on réussit. » Monsieur Servant reconnaît cependant que souvent les chiens rallient sur le sanglier le plus fort, surtout si c'est un mâle au moins ragot, type d'animal qu'ils attaquent le plus souvent, délaissant de ce fait les laies dont l'odeur leur est moins habituelle. Selon Monsieur Servant, bêtes de compagnie, ragots, solitaires ne se comportent pas de même devant les chiens ; chasse et moyens de défense sont très différents.





*Vautrait Servant.*

Les animaux de soixante à cent-vingt livres ne songent qu'à retrouver la compagnie dont ils ont été séparés : d'où voies qui se croisent, change impossible à garder, plusieurs animaux échauffés et ayant à cet âge peu d'odeur individuelle. Le rogotin, animal subtil, constamment dans les taillis, les épines, les buissons, cherche sans cesse le change et fatigue les chiens. Il doit être chassé très sagement et très habilement : ne jamais sonner en tête, ni dépasser les chiens ; ne pas suraller la voie, ne pas couper le sanglier sur son passage et le faire rebrousser chemin, ce qui provoque un balancer pendant lequel l'animal a gagné un taillis, y embrouille ses voies, se faisant chasser comme un lapin et reprend de l'avance. Un bon veneur ne doit pas s'occuper de l'animal ni chercher à le voir. Il faut chasser derrière les chiens, revoir de la trace aussi souvent que possible et avoir toujours la chasse devant soi.

Le rogot de deux ans va vivre seul mais reste en contact avec la compagnie qu'il protège. Dès le lancer, il perce hardiment, prend un grand parti et cherche le change dans les compagnies étrangères.

Les tiers-ans, les quartaniers et les solitaires se comportent à peu près de la même façon. Bref, le sanglier mâle, à partir de deux ans, se ren-

contre soit seul, soit mêlé au moment du rut, à une compagnie.

Monsieur Servant mit le plus grand soin dans le choix de ses chiens ; il n'était pas exclusif : son vautrait était composé d'anglais, sa meute de cerf de poitevins le plus près du sang français.

Sur le fox-hound, Monsieur Servant disait à un ami : « Si vous le mettez sur le renard ou sur le cerf, la musique ne sera pas bruyante, mais sur le sanglier c'est différent : le chien cherche et réussit à effrayer son adversaire par la voix... Venez me voir chasser en forêt de l'Isle-Adam ou de Villers-Cotterêts, vous pourriez assister à un drame à grand orchestre qui changera complètement vos idées sur le chasser du chien anglais quand il est sur une bête noire. »

Monsieur Servant eut avec les Princes d'Orléans d'excellents rapports : s'il connut peu le Duc d'Aumale dont l'exil lui avait permis de chasser en Chantilly, il rencontrait fréquemment le Prince de Joinville qui suivait volontiers son vautrait.

Le Duc d'Aumale monta un équipage de cerf à Chantilly en 1872. Il mit bas en 1886 pour reprendre le chemin de l'exil jusqu'en 1889 : entre temps, il avait loué à Monsieur Servant la chasse à courre du cerf et du sanglier de 1887 à 1894.

Monsieur Servant ayant mis bas en novembre 1893, fut remplacé dès 1894 par le Duc de Chartres.

### ***Le Prince de Joinville***

Nous référant à nouveau au livre du comte du Passage ainsi qu'à différents autres ouvrages, nous terminons cette évocation des équipages disparus par le vautrait du Prince de Joinville.

Le vautrait du Prince de Joinville fut l'un des plus brillants et des plus remarquables de son époque.

Parmi les fils de Louis-Philippe, S.A.R. le Prince de Joinville fut celui qui, par la suite, se révéla avec le tempérament le plus veneur. Presque tous ont chassé, mais, pour beaucoup, ce passe-temps n'était qu'un prétexte à réunion de leurs fidèles amis politiques.

Avant d'en devenir amateur fervent, le Prince de Joinville eut la même indifférence pour la vénerie que son père.

La formation de son équipage de daim au parc de Saint-Cloud, date de 1845.

En 1846, l'équipage commence à courir quelques cerfs en forêt de Marly, puis se met sur le sanglier dans les forêts d'Halatte, Chantilly, Armainvilliers.



Arrive la révolution de 1848. Tandis que les paysans exterminaient des daims mis en forêt d'Eu par Louis-Philippe, sous prétexte que certains dix-cors poursuivaient avec assiduité les paysannes venant au bois mort, on vendait, le 26 mai, aux Ecuries du Roule, la vénerie du Prince.

Ce n'est qu'en 1875, alors que les événements semblaient lui donner quelque sécurité, que le Prince de Joinville remonta un vautrait, composé uniquement de fox-hounds, chassant d'ordinaire dans la forêt d'Arc-en-Barrois, en Champagne, que lui avait légué sa tante, Madame Adélaïde, et faisant annuellement un déplacement en Chantilly, chez son frère d'Aumale, d'où il rayonnait, à Ermenonville, Halatte, les bois de Mello et Mouchy.

En 1879, après la mort du comte de Fautereau, il vient en Haute-Forêt d'Eu et en 1876, dès lors, y fit deux déplacements annuels, en automne et au printemps, lorsque le comte de Paris habitait le château d'Eu.

Quelques jours après, on apprit qu'il avait été vu et repris non loin de Creil, retenant sur son dernier gîte, Chantilly. Par quel instinct de pigeon voyageur avait-il pu se diriger à travers cent kilomètres de pays totalement inconnu pour lui ?

La tenue était bleue d'Orléans avec le bouton argent portant la marque des chiens d'Orléans. Elle était galonnée de vénerie pour les hommes, qui étaient : Volcelest, premier piqueux, Hourvari, sortant de chez le comte d'Osmond, Victor, tous trois montés et suivis chacun d'un cheval de relais, et de deux valets de chiens à pied. En dehors des Princes et de Monsieur Quiclet, capitaine des chasses du Duc d'Aumale, personne ne portait le bouton.

Monsieur Georges Coates était chargé de l'administration générale de l'équipage et de toutes les acquisitions. Magnifiquement monté, en tenue d'homme de suite, mais portant la cape de velours comme le maître, il le suivait toujours. Plus

Il y avait à Sainte-Catherine, en Haute-Forêt d'Eu, un chenil fort bien compris pour y installer le vautrait. Le Prince de Joinville ne voulut jamais y mettre ses chiens, il aimait à les avoir près de lui. Visitant son chenil chaque matin, connaissant tous ses chiens par leur nom, les lendemains de chasse, il les examinait l'un après l'autre surtout les chiens blessés. Les chenils du Prince de Joinville étaient tenus avec une grande simplicité, mais avec un soin qui ne laissait rien à désirer; les bancs étaient en fer et se relevaient. La paille était brisée à la main. A chaque extrémité des bancs se trouvaient deux boxes grillées pour les lices ou les chiens malades; une vasque où l'eau se renouvelait constamment, permettait aux chiens de se rafraîchir chaque fois qu'ils en avaient envie. Les chenils étaient lavés à grande eau trois fois par jour; les chiens sortaient à trois heures et rentraient à quatre; c'était l'heure du rapport et du dîner des chiens.



*Le Vautrait du Prince de Joinville (à l'extrême droite sur le document).*

Chiens, chevaux, hommes, tout l'équipage était installé au chenil de la ferme modèle de la ville d'Eu. Les jours de chasse, un train spécial transportait le vautrait et les invités, sur la ligne du Tréport à Aumale, aux stations les plus rapprochées du rendez-vous, en Haute-Forêt. Le même train spécial ramenait le soir, bêtes et gens à Eu. Parfois le vautrait tout entier est embarqué, hommes, chevaux, chiens même pour une destination plus lointaine. Débarqué à une station éloignée et mis en chasse, on voit alors les chiens égarés retraire d'eux-mêmes pour la station du débarquement, et s'ils manquent le train, retraire par la voie. Un cas bien curieux s'est même présenté une fois : le vautrait s'était transporté en chemin de fer, de Chantilly à Eu, cinq heures de route. Aussitôt arrivé, il fut mis en chasse. Un chien manqua à l'appel.

tard, lors des dernières années du Prince, ce fut son fils qui devint son porte-trompe, indiquant parfois la direction prise par les chiens et aidant en certains cas le Prince, s'il avait besoin d'aide. Les Coates étaient, du reste, attachés à la famille d'Orléans depuis 1815.

Les chevaux du Prince de Joinville étaient tous sous poil bai-brun et d'un très beau modèle.

Le vautrait chassait tous les cinq jours et chaque invité recevait pour chaque laisser-courre une invitation donnant la date et le lieu du rendez-vous.

Après le départ du comte de Paris, en 1866, le Prince de Joinville cessa quelque temps de venir en forêt d'Eu, puis, ne voulant plus habiter dans cette demeure, il loua au Cornet, près de Blangy, une propriété à Madame Merlier, et l'organisa pour y loger son vautrait.

Bien qu'atteint de surdité, le Prince suivait d'une manière remarquable, se guidant surtout d'après les oreilles de son cheval, et aimait son art de veneur. Tenant à ses chiens, il faisait servir l'animal à la carabine dès le premier ferme et, s'il jugeait le sanglier méchant, donnait au besoin ordre de tirer en cours de chasse. Ces chiens très bien ameutés, prenaient ordinairement leur animal en deux heures. Mais c'était surtout le plaisir de la difficulté vaincue qui l'intéressait, et un de ses axiomes favoris était que les belles chasses étaient celles où l'on ne prenait pas. D'esprit assez sarcastique, le Prince avait la répartie vive. En mars 1892, il racontait : « Nous nous aimons bien mon frère Aumale et moi, mais hier nous avons eu une petite pique; mon frère me dit : « Qu'est-ce que tu viens faire dans nos pays avec ton vautrait ? Il n'y a pas de place pour



toi ; va-t'en donc chez toi. Monsieur Servant chasse le mercredi et le samedi, Monsieur de Chézelles le lundi et le jeudi, moi le mardi et le vendredi, les chasseurs à tir le dimanche.

Pauvre forêt ! Et tu veux encore augmenter tes souffrances ! Va-t'en donc chasser en « Barque en Vallois » (sic).

Je me fâche et lui dis : « Si tu m'embêtes comme ça, je vais aller trouver le Procureur de la République, je vais lui dire que j'ai un frère qui ne sait pas chasser, qui ne peut pas prendre un chevreuil et à peine attaqué, qu'il le fait tirer par ses gardes; tu chasses à courre, tu n'as pas le droit de chasser à tir. »

Le vautrait du Prince de Joinville fit, plusieurs années durant, le déplacement de Rambouillet, où Madame la Duchesse d'Uzès lui offrait gracieusement les bêtes noires ayant élu domicile autour de Bonnelles.

Dans les dernières années de sa vie, le Prince ne faisait plus de déplacements prolongés, comme Eu et Arc-en-Barrois; pourtant le vautrait allait souvent attaquer dans les bois de Saint-Michel, Cires-lès-Mello, Nanteuil-le-Haudoin, Levignem, et deux fois découpla en forêt d'Halatte.

Le Prince de Joinville conserva son vautrait jusqu'à sa mort, survenue en 1900, mais ne chassa plus la dernière année, et ce fut le Duc de Chartres qui en prit la direction.

Après son décès, les chiens furent vendus à Messieurs du Souzy, qui courent le cerf dans les forêts de Clairvaux et de Beaumont.

Nous citerons pour terminer cette anecdote survenue, par une froide journée d'hiver : le ragot hallali s'engage sur l'étang gelé de la Reine Blanche, suivi de la meute. La glace cède, entraînant dans l'eau sanglier et chiens. Pour sauver des chiens

que l'on entendait hurler, on lance de gros fagots au milieu des glaçons. Le Prince de Joinville, affligé d'une surdité presque complète, demande à une jeune amazone restée près de lui sur la rive : « Mon petit, les entendez-vous encore ? Vont-ils les sauver ? — Oui, Monseigneur, je les entends encore. » Sans relâche, la voix anxieuse du Prince l'interroge : « Mon petit, les entendez-vous encore ? — Oui, j'entends encore un hurlement. » A la fin, elle dut répondre : « Monseigneur, je n'entends plus rien ! » La main du Prince quitta son épaule et l'on vit le vieil homme porter un mouchoir à ses yeux. C'est la dernière image, ajoute Castlot (dans « Un grand siècle dans l'Histoire de France ») qu'on voudrait garder du Prince de Joinville : ce vieillard un peu voûté, enfermé dans sa surdité, cet amiral de France, pleurant dans le froid la mort de ses chiens.

## LA JOINVILLE

The musical score is written for a single melodic line on a treble clef staff. It begins with a key signature of one sharp (F#) and a time signature of 8/8. The melody is composed of eighth and sixteenth notes, with some rests. A double bar line appears after the third measure, followed by the word 'FIN.' in small capital letters. The score concludes with a final double bar line and a repeat sign.

